Aussi sommeillait-il encore lorsque, vers les huit heures, son père rentra, tout frais rasé, vêtu de son bel habit neuf.

— Comment!... déjà! fit Maurice tout palpitant d'angoisse.

— Déjà... quoi? demanda narquoisement le père Renaud.

— Vous étiez sorti... vous revenez...

— Je viens d'entendre une messe basse, mon garçon... faut avant tout la part du dimanche.

— Et maintenant...

— Maintenant nous allons manger un morceau sur le pouce... et tandis que tu iras prier à ton tour, moi j'agirai.

— Oh ! que vous êtes bon, mon père.

— Habille-toi vivement, si tu veux que je parte de même.

Maurice ne se le fit pas répéter deux fois.

Le déjeuner fut court et silencieux. Bien que Jacques affectât une certaine assurance joviale, il n'y fit guère plus honneur que Maurice.

Le père et le fils sortirent ensemble, et, sans se dire un mot, remontèrent la grande rue jusqu'au portail de l'église.

La, toujours en silence, ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Jacques s'achemina vers la maison du riche armateur. A mesure qu'il s'en rapprochait, la démarche lui semblait de plus en plus épineuse. et, bien que sans ralentir le pas, — Jacques était brave, — son émotion se trahissait par de fréquents hum! hum!

Que fût-ce donc lorsqu'en arrivant en face de la porte cochère, la comparaison de cet opulent hotel avec son modeste logis dut lui rappeler toute la distance qui existait entre la fille du millionnaire et le fils de l'artisan, entre Clémentine et Maurice!...

Nonobstant, il prit son courage à deux mains, franchit le seuil et se fit annoncer à M. Durand.

Comme il attendait la réponse, Mlle Durand traversa l'antichambre, un livre de messe à la main. Elle aussi, se rendait à l'église.

C'était une adorable enfant, blonde avec des yeux bleus, avec un air de douceur et de bonté qui la rendait encore plus charmante; une vierge de Greuze.

En reconnaissant le père de Maurice, elle fit un mouvement, rougit et baissa les yeux. Puis, gracieuse et souriante, elle disparut.

Mais, rien qu'au rapide regard qui venait de s'échanger entre le vieillard et la jeune fille, Jacques avait lu dans le cœur de Clémentine; il se disait :

— Ah! si nous n'avions à faire qu'à elle! Mais il y a M. Durand!...

Et comme le domestique revenait le chercher de la part de son maître, il entra.

IV

C'était un excellent homme que M. Durand, bien qu'un peu entiché de sa fortune, qui, du reste, était son ouvrage.

En dépit de l'estime qu'il professait pour Jacques Renaud, son ancien condisciple à l'école communale, il avait hésité à le recevoir, devinant bien ce qui l'amenait et, par avance, désolé de ce qu'il aurait à lui répondre.

Aussi son visage exprimait-il un regret sincère, mais en même temps une résolution irrévocable. Dès le psemier regard, les deux pères se comprirent. Et, comme l'ouvrier cherchait encore une façon d'entamer l'entretien.

— Je sais... je sais tout. commença brusquement l'armateur; mais ce n'est pas faute à moi... Que veux-tu que j'y fasse?

— Eh !... parbleu... que tu les maries! répliqua intrépidement le bonhomme Renaud.

— Comme tu y vas toi!

— Pourquoi pas? Est-ce que tu ne nous estimes pas tous les deux, le père comme le fils !

— Quant à ça, d'accord, Toi, tu es la probité, l'honneur même... et ton fils vaudra encore mieux. De plus, une aptitude aux affaires, un coup d'œil, une intelligence d'élite. Et je lui dois la vie de ma fille. Tu vois que je n'oublie rien, Jacques, et que je rends toute justice à Maurice.

— En ce cas, tu dois être convaincu qu'il aime sincèrement ta fille, et qu'il la rendrait heureuse?

— Oui. Je t'avouerai même, je serais enchanté de l'avoir pour gendre.

— Eh bien? alors?...

— S'il avait ce qui lui manque.

— Que lui manque-t-il?

— Une fortune.

Sous ce grand mot, Jacques sembla courber la tête.

Mais la relevant aussitôt, comme s'il n'eût fait que se replier sur lui-même afin de reprendre un nouvel élan pour la lutte :

— Durand, dit-il avec un grand calme, je te remercie de m'avoir parlé aussi franchement, aussi amicalement. Je n'ai p us de crainte pour l'avenir de nos enfants, je suis certain que tu vas consentir à leur bonheur,

Le millionnaire eut un geste de vif déplaisir, il avait espéré que tout écait fini,

— Tu ne veux pas d'un gendre qui aurait les mains vides, poursuivit Renaud, c'est trop juste. Mais tu es trop raisonnable pour exiger que lui, jeune homme, il soit aussi riche que toi, alors surtout qu'il possède, c'est toi qui l'as dit, une intelligence d'élite, de l'honneur et de la volonté. Avec ces qualités-là, tu l'as prouvé par ton exemple, on arrive.

Le sourire qui effleura les lèvres de l'armateur, prouva suffisamment au père Jacques qu'il avait touché juste. Aussi s'empressa-t-il d'appuyer davantage encore sur la corde sensible.

— On arrive à gagner des millions, monsieur Durand. Je dirai plus : avant de les avoir en portefeuille, on les a déjà dans le cerveau. Ils étaient dans le tien dès l'âge de vingt ans, comme ils sont aujourd'hui dans celui de mon fils. Tu es un homme trop habile pour ne pas les y voir. Ose dire que non!

— Mais, malheureux! sais-tu bien que je donne à ma fille...

— Je ne te demande pas quelle sera la dot de Mlle Clémentine, mais bien quelle devrait être la dot de Maurice.

— A quoi bon?

— Dis toujours. Voyons... quel serait ton chiffre pour lui... pour moi !

— Tu le veux absolument.

— Je t'en prie.

— Eh bien!... deux ou trois cent mille francs... pour le moins.

— Mettons deux cent mille.

— Eh! tu ne les as pas, mon pauvre Jacques!

— Assurément, non. Mais il faut que je te conte une histoire.

— Une histoire?

— Oui, la mienne.

M. Durand haussa les épaules.

— Il le faut! exigea dignement le père de Maurice.

— Allons!... va... puisque tu y tiens *absolument*. Mais je t'en préviens, tout ce que tu pourras dire ne changera rien à ma résolution.

— Peut-être!...

(A suivre.) Ch. DESLYS.

CONTES & CHRONIQUES

LA CICATRICE

PAR HUGUES LE ROUX

C'était un enfant très blond, avec un teint de fillette, des veines qui transparaissaient sous la peau, un front lisse, des yeux bleu pâle.

Si délicat, on l'avait élevé dans la tiédeur de la ouate et des caresses, couvé peureusement du rhume, des bouscoulades, de l'eau froide, — de tout ce qui saisit et meurtrit. Aussi, sur ses quatre ans, il avait encore la gaucherie de mouvement, l'étonnement d'équilibre des petits, qu'une première « échappée » vient de porter, titubant d'orgueil, des bras de leur nourrice aux bras de leur mère.

Et certainement son âme n'était pas moins tremblante que son corps.

Blotti dans les plis de la robe de sa nourrice, la tête cachée, pour ne point voir, entre les genoux de la vieille femme, de bonne heure il s'était grisé d'épouvante à l'ouïe des histoires de Couche-Huit-Heures, qui, là soir, rôde sur les toits.

Longtemps, avant de s'endormir, il songeait à ces récits, et il disait :

— Ferme les rideaux, nourrice, ferme-les avec une grosse épingle, pour que si Couche-Huit-Heures venait à passer par là, il n'aperçoive pas l'étoile de ma petite veilleuse.

Il grandit, et sa poltronnerie avec lui.

Il avait changé son berceau pour un de ces petits lits de fer où dorment l'innocence des enfants et la chasteté des moines. Il ne croyait plus aux croque-mitaine volants qui emportent les bébés dans leurs hottes, mais la peur des assassins hantait ses rêves, l'effroi de ce monstre qui se cache sous les lits, guette la régulière respiration du sommeil vour dresser dans les ténèbres sa tête hideuse. avancer sa main qui étrangle, sa gueule qui suce.

Et jusqu'à l'éclatement des bobèches, il prolongeait ses veillées d'angoisses. Le front trempé de sueur, les genoux sous la gorge, il guettait au plafond la danse des ombres grandissantes.

Un soir qu'il rouvrait les yeux dans sa chambre à demi obscure, après l'engourdissement du premier somme, entre son lit et le mur blanc, il vit se lever du parquet, distinctement, une forme décapitée. Elle semblait s'avancer vers lui. C'était l'ombre d'un mannequin sur lequel la couturière avait drapé une robe de bal. Le feu mourant liéclairait d'une flamme, qui, intermittente, faisait sortir du noir et rentrer dans la nuit la silhouette de la grande poupée.

Il se leva tout droit sur son lit pour repousser le fantôme, jeta un cri terrible et se précipita sur le parquet.

On le ramassa évanoui, beaucoup de sang s'échappait de son front. Le médecin appelé dit :

— Rassurez-vous, il n'en mourra pas; mais il gardera cette cicatrice-là toute sa vie.

Dans la chute violente de son corps, le front avait porté sur le tranchant de la pelle de métal qui jetait le charbon à la cheminée. Cela donnait à la cicatrice la netteté d'une coupure. Sur toute la longueur du choc, la fente se creusait également profonde. Et comme, par effroi de la douleur, il n'avait point voulu s'exposer au picotement d'une couture, jamais les lèvres écartées de la blessure ne se réunirent.

Sa mère ne se consolait point de cette avarie.

— Moi qui l'ai tant couvé! disait-elle.

Et elle se lamentait, trouvait son fils défiguré.

— Bah! quand tu auras vingt ans, mon ami, lui dit un jour un vieil officier d'Afrique, tu affirmeras aux dames que ta cicatrice est une balafre. Elles n'auront pas de peine à te croire. Je m'y laisserais prendre, moi qui m'y connais. Et ainsi cette ride-là te fera plus d'honneur que de tort. Un coup de sabre en travers du front habille galamment un homme.

Ces paroles le laissèrent rêveur. Comme dans la sincérité de notre âme, ces qualités-là nous semblent surtout extraordinaires, qui dépassent notre personnel effort, le courage militaire apparaissait à sa poltronnerie revêtu d'un éclat divin. Et une irrésistible tentation se glissait dans son cœur, de faire croire à la foule qu'il avait le cœur pétri de la même substance que les héros dont il lisait l'histoire, et qu'il méritait de partager leur renommée.

Donc, en secret, devant les glaces, il essayait des képis. Il relevait la visière sur ses cheveux, découvrait la cicatrice glorieuse.

— Présentement, se disait-il, je n'ai l'air que d'un enfant qui est tombé sur une pelle, mais si mes moustaches étaient poussées, si j'avais là, de chaque côté des épaulettes sur ma tunique, certainement tout le monde croirait que c'est dans une mêlée que j'ai reçu cette blessure.

Et il ne se plaisait qu'aux jeux de soldat, aux tambours, aux shakos, aux fusils, aux sabres, aux gibernes. Ses parents disaient, étonnés :

— Il était si peureux dans son enfance. A présent il ne songe plus qu'à la bataille. Sûrement nous en ferons un saint-Cyrien.

Ce qui arriva.

Pourtant une angoisse effroyable lui serra le cœur lorsque, le journal déployé, sur la liste des candidats admis, il lut son nom en toutes lettres. Il passa la nuit dans les cauchemars, les draps rabattus sur la tête pour ne point voir les perspectives effroyables de champs de bataille, qui se déroulaient devant lui, en apparitions ; il se blottit pour échapper à l'écrasement des lourdes charges de cavalerie dont il croyait sentir le vent sur son corps.

Le matin, il se traîna jusqu'à la chambre de son père, pour faire l'aveu de sa lâcheté. La main sur le bouton de la porte, sa résolution s'évanouit.

Il se laissa donc coiffer du képi rouge.

Tout de suite les camarades crurent flairer sa poltronnerie et le plaisantèrent. La blancheur de son teint, la frisure de ses cheveux, la pâleur de ses yeux de jeune fille, tout cela fut cruellement raillé. Une fois, il trouva au dortoir, à la tête de son lit, fixé par quatre clous à la muraille, un dessin qui le représentait vêtu d'une robe de femme; ce défi était écrit au-dessous : « Pourquoi cette fille *a-t-elle quitté ses jupes?* » Ses amis déclarèrent qu'il devait se battre.

Lui sentait qu'il n'aurait pas la force de vivre jusqu'au jour de la sortie de l'Ecole, avec cette menace de combat suspendue sur sa tête.

Il répondit comme un somnambule :

— Je pourrais mépriser cette insulte, car j'ai fait mes preuves. Quelques mois avant d'entrer ici, je voyageais en Allemagne. Je me suis pris de querelle avec un officier allemand qui disait tout haut du mal de la France. Nous nous sommes battus au sabre : j'ai été blessé ; j'ai encore la marque de la balabre en travers de mon front.

On ne se douta point qu'il mentait. L'histoire se répandit ; les mains se tendirent vers la sienne ; le caricaturiste vint le trouver comme les autres.

Il lui pardonna.

Et sur cette légende il finit en paix son temps d'école.

Quand le régiment où il avait pris du service fut désigné pour partir dans une lointaine colonie vers un ennemi sauvage qui résistait courageusement aux Français, il se leva pour aller trouver son colonel et pour lui dire :

— Laissez-moi permuter. Mon père est très vieux, il m'a supplié de ne pas m'éloigner. J'ai eu la faiblesse de céder à ses prières.

Mais, dès la porte, en voyant entrer le sous-lieutenant, képi en main, le front barré d'une si belle cicatrice, le colonel s'écria :

— Ah ! mon jeune brave! quelle chance vous avez pour vos débuts. Vous reviendrez avec la croix.

Et il n'osa pas présenter sa honteuse requête.

Il prit donc la mer, il fit avec son régiment des lieues dans un pays marécageux. Il avait espéré que la fièvre le retiendrait à l'hôpital. Elle l'épargna par ironie. Un soir, il coucha tout près des avant-postes ennemis.

Au matin, son capitaine l'envoya en reconnaissance avec une faible compagnie, pour tâter le terrain. Tout d'un coup les *Chinois invisibles* sortirent de toutes parts, et les Français n'eurent que le temps de se cacher dans un fortin abandonné pour échapper au massacre.

On étendit là le capitaine, gravement blessé, et qui ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes.

Il fit appeler le sous-lieutenant et lui dit :

— Mon ami, attachez un drapeau à votre sabre et montez sur le remblai. Faites signe que nous sommes aux abois ; il faut qu'on nous dégage. Les Chinois vont tirer sur vous. Ils ne vous atteindront pas. Et pus, c'est le devoir.

Le sous-lieutenant ne dit pas un mot. Il ne pâlit point, mais subitement il devint froid comme une pierre.

Avec des mains qui ne tremblaient pas, il attacha son mouchoir à son sabre, et d'un pas raide monta sur le remplai.

Sa silhouette se détachait en clair sur le ciel bleu. Il praissait d'en bas d'une taille extraordinaire.

Aussitôt une fusillade nourrie partit du rt. Lui ne sembla l'entendre.

— Eh bien ? fit le capitaine,

Sans se détourner, il répondit ;

— On a vu. On vient.

— Descendez donc cria le chef.

Il n'eut pas *le temps de répondre*, mais il ouvrit les bras, ploya sur les genoux, et, comme emporté en arrière par le poids de sa tête, de la hauteur du remblai, il roula dans le fossé intérieur en faisant débouler la terre,

Des hommes se précipitèrent pour le relever. Une voix cria :

— Vous êtes blessé?

Il était étendu sur la terre, les yeux ouverts, inerte, une balle au milieu du front.

Les soldats regardaient consternés.

Alors le capitaine se traina jusqu'au corps gisant, et, après avoir considéré un instant ce visage pour toujours immobile, il prononça :

— C'était un brave. HUGUES LE ROUX.

SITUATION METEOROLOGIQUE. — Roubaix, 14 déc.—Hauteur barométrique : 760,—Température :
A 7 heures du matin 2 degrés audessous de zéro.
A 1 » du soir.. 1 degré audessous de zéro.
A 5 » » 0 degré audessous de zéro.

Paris, 14 décembre.— La bande de fortes pressions qui s'étendait de nos côtes ouest à la Russie, à travers le centre de l'Europe, s'est accentuée ; en même temps elle s'est propagée vers le nord et couvre maintenant la Scandinavie et les Iles-Britanniques. Le baromètre reste relativement bas au nord-ouest de l'Ecosse et sur la Méditerranée ; il baisse de 5 mm en Espagne et dans le sud-ouest de la France. Le vent est faible d'entre sud-est et sud-ouest sur les Iles-Britanniques modéré des régions nord sur nos côtes. Des pluies accompagnées de neiges sont signalées sur l'ouest du continent.

La température varie très irrégulièrement. Ce matin, le thermomètre marquait — 10 à Haparanda, 0 à Vienne, Paris, 5 à Brest, Rome, et 12 à Brindisi.

En France, la température va se tenir un peu basse ; des pluies, accompagnées de neiges, sont probables.

A Paris, hier, pluie et neige.

Température maximum : — *8 degrés 0 ; minimum*, — 0 degrés.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Le métier à tisser sans navette. — Nous avons été les premiers à attirer l'attention sur une invention réellement intéressante qui nous vient d'Amérique, et qui consiste à fabriquer, sur un métier a tisser sans navette, tous genres d'étoffes, depuis les tissus les plus légers jusqu'aux tapis et couvertures.

Comme nous nous y attendions, les visiteurs ont afflué en très grand nombre pour assister à la démonstration de ce métier, dont un modèle a été monté rue Deregnaucourt, nº 24, à Roubaix. Tous les hommes compétents qui ont vu cette machine ont été unanimes pour rendre hommage à sa *grande simplicité* qui n'exclut pas une puissance de débit réellement extraordinaire.

Cette machine a l'aspect du métier circulaire à bonneterie, mais avec double rang d'aiguilles. Le type monté à Roubaix, destiné à la fabrication des étoffes légères, à 75 centimètres de diamètre et comprend 1300 aiguilles : à la marche normale il *fait sept tours à la minute* et il tisse de 3 à 4 centimètres d'étoffes à chaque tour. D'après les expériences faites devant nous, nous calculions que ce métier pouvait produire environ 300 mètres par journée de travail.

Le métier a seize trames entre en rang avec la chaîne lacet, mais ces trames sont tissées dans l'étoffe et non lacées : *elles forment ainsi le corps* du tissu.

Les aiguilles, qui opèrent automatiquement, donnent les meilleures garanties de longue durée : elles constituent l'innovation et forment le caractère distinctif de cette machine qui présente encore l'avantage de pouvoir introduire des trames et remplissages de qualités inférieures sans nuire à la résistance du tissu.

Le métier à tisser sans navette se prête, ainsi que nous l'avons dit, à la fabrication de toute espèce de tissus : le diamètre du métier, le calibre des aiguilles et leur nombre seuls varient. Ainsi pour le tissage des flanelles on emploie des métiers de 1m 50 de diamètre avec 4 ou 5,000 aiguilles.

Il est un point important auquel nous n'avons pas encore touché, c'est le prix de revient. Avec le métier américain, on réduit, paraît-il, le coût du tissage dans une proportion de 75 0/0 : l'économie serait donc considérable.

En résumé ce nouveau métier est certainement très ingénieux : il s'impose au plus sérieux examen de tous ceux qui s'intéressent à la fabrication des tissus. J. P.-L.

Les voleurs de lettres à la poste. — M. Justin Ruffelet, avocat, nous demande l'insertion de la lettre suivante :

» Roubaix, 13 décembre 1889.

» *A Monsieur Alfred Reboux, directeur-gérant du « Journal de Roubaix »,*

» Cher Monsieur,

» Permettez-moi de recourir à la publicité du *Journal de Roubaix* pour signaler à l'attention générale le fait suivant, qui me paraît intéresser au plus haut degré la sécurité des correspondances par la voie postale.

» Jeudi soir, vers six heures, je faisais prendre au bureau de poste de Roubaix un mandat de 10 francs, destiné à un correspondant de Lille ; le mandat obtenu, mon employé l'inséra dans la lettre qui annonçait l'envoi, ferma cette lettre, et, sortant du bureau, la déposa aussitôt dans la boîte.

» Dès que mon employé eut disparu, deux jeunes gens, paraissant âgés de 15 à 18 ans, retirèrent de la boîte le pli cacheté qui venait d'y être jeté, déchirèrent la lettre et l'enveloppe et retirèrent le mandat en se disant l'un à l'autre « qu'avec cette pièce il leur suffirait d'aller à Lille, le lendemain, dès la première heure, pour toucher les 10 francs. » Mais un jeune employé qui avait observé le manège de ces individus, à l'intérieur et à l'extérieur du bureau, s'élança sur eux et fut assez heureux pour ressaisir le mandat qu'il me rapporta.

» Ce précoce et intelligent sauveteur a nom : Jacques Detonder, rue des Fleurs, à Roubaix, employé chez M. Ficquet.

» Le fait, en lui-même, est ainsi demeuré sans conséquences fâcheuses pour moi. Mais je me suis demandé ce qui pourrait advenir d'autres lettres contenant soit des mandats, soit des documents importants, s'il était matériellement possible qu'un adroit escroc les retirât de la boîte après qu'on les y aurait jetés.

» Est-ce une disposition défectueuse de la boîte qui permet cette opération? ou faut-il supposer que, préparant leur coup à l'avance, les jeunes voleurs avaient préalablement introduit dans la boîte un enduit ou un engin quelconque leur permettant d'arrêter, en quelque sorte, les lettres au passage?

» Je ne sais. Mais c'est déjà trop, ce me semble que le fait ait pu se produire au bureau de la grand'poste de Roubaix, en plein centre de la ville et à une heure assez peu avancée de la soirée. Et si j'en informe le public, ce n'est pas seulement pour que chaque intéressé y veille, c'est aussi pour provoquer de la part de l'administration des postes et de la police locale les mesures propres à assurer plus complètement désormais la sécurité des correspondances.

» Veuillez agréer, cher monsieur, avec tous mes remerciements, l'assurance de mes plus dévoués sentiments. » J. RUFFELET, avocat.»

Société de géographie. — *Conférence de M. le commandant Wilbois.* — M. le commandant Wilbois est certainement le conférencier modèle — non pas que nous voulons dire que ceux qui l'ont précédé manquaient de talent — mais nous entendons peu conférencier modèle, celui qui, prenant les sujets les plus sérieux, voire même les plus ardues, réussit par le tour qu'il donne à sa causerie, par les anecdotes dont il la bourre, à la rendre amusante et accessible à tous.

C'est ce qu'a fait M. Wilbois avec un charme tout particulier composé de sincérité, d'esprit, et une vision très nette et très juste de la politique extérieure. De plus, (l'aimable conférencier nous permettra cette série de louanges ratifiées du reste par le nombreux public d'hier soir) M. Wilbois a parlé une heure et demie, pas plus, et c'est là que réside pour un conférencier, le secret de se faire écouter avec plaisir et profit par un auditoire qui ne se fatigue pas.

Il nous serait certainement impossible de suivre M. Wilbois, pas à pas, le temps et l'espace nous étant mesurés, nous tenons à esquisser les grandes lignes de sa conférence.

M. Wilbois aime beaucoup la Russie où il s'est marié, et prétend que la grande nation nous rend avec usure la sympathie que nous lui portons. Cette amitié est née de la communauté d'intérêts, et un peu de la haine contre l'Allemagne. Le conférencier regrette que les français n'aillent pas plus souvent en Russie, et qu'ils reculent devant l'étude de la langue slave.

Il ne voit, du reste, rien de plus facile que d'apprendre n'importe quelle langue, quand on y met de la bonne volonté et qu'on a un peu de mémoire. Dans la vie, dit-il, rien n'est difficile, ce qui est difficile c'est l'énergie pour apprendre. C'est avec sa femme que M. Wilbois a appris le russe en peu de temps.

Avant d'arriver à la Russie, le conférencier nous parle des wagons de chemins de fer russes au confort extraordinaire, qui font tristement songer aux nôtres si piètres, si mesquins et si incommodes.

Ce qui frappe le voyageur en arrivant en Russie, c'est le silence, le recueillement qui plane sur la nature entière. En hiver, les traînaux glissent paisiblement sur la neige, en été, les plaines infinies invitent à la paix, à la méditation.

Le conférencier entre alors dans d'intéressants détails sur l'origine du peuple russe, détails que nous regrettons de ne pouvoir citer, et arrive par transition, après nous avoir parlé du testament de Pierre Legrand, à la division de la Russie en trois classes qui étaient : 1· la noblesse rurale, 2· le paysan, 3· le marchand.

Le noble et le paysan formaient une sorte de communauté. Le noble était plutôt le père de ses paysans que leur maitre et avait tout intérêt à le faire par cette raison que le travailleur bien traité s'occupait avec plus de zèle de sa besogne. Quand Alexandre II, croyant faire bien, décida l'émancipation du paysan, ce dernier fut plus malheureux qu'avant. Il vint trouver le noble et lui dit : « Comment nous allons être séparés! Qui me donnera du bois pour ma maison quand j'en aurai besoin! Qui aura soin de moi, qui me fera crédit quand je n'aurais pas d'argent?

Aujourd'hui que l'émancipation est un fait, les terres des nobles ruraux sont tombées entre les mains des juifs, et si le paysan va cueillir des baies ou ramasser du bois dans les propriétés de son ex-maitre, il trouve un intendant armé du knout qui le frappe et lui fait payer l'impôt.

C'est ainsi, dit le conférencier, de ces nobles ruines par l'émancipation, qu'est sorti le nihilisme, ou le parti des déclassés qui cherchent, en prétextant que l'homme a été créé comme la bête, pour le bonheur, à détruire tout ce qui existe : Dieu, rois, pouvoir, etc. Quand il n'y aura plus rien, l'homme pourra travailler à son bien-être. Drôle de théorie, en vérité!

M. Wilbois nous montre par d'amusantes anecdotes, la vitalité et l'énergie du peuple russe. Jamais le paysan n'a couché dans un lit. Quelquefois deux ou trois familles vivent dans la même pièce, dormant sur une sorte d'estrade entourant le poële. Et l'on vit très vieux avec cette rude existence. Un parent du conférencier est mort à 110 ans ; encore est-ce d'une chûte de cheval.

La force du paysan est aussi proverbiale. Pour nous en donner un exemple, M. Wilbois nous raconte qu'étant un jour dans un cirque forain, un paysan russe, voyant un lutteur italien qui *tombait* (selon l'expression vulgaire) tous ses adversaires, descendit dans l'arène et demanda à se mesurer. Le lutteur lui tendit la main que le paysan serra si fort, que l'Italien fit une grimace significative. Comme le brave travailleur ne bougeait pas, son adversaire se précipita sur lui, et toujours d'un revers de main, l'autre le repoussait, tandis qu'il enfonçait progressivement dans le sable. Enfin, fatigué de ce jeu, le paysan prit le lutteur et l'envoya d'un tour de main, rouler à quelques mètres.

Mais nous n'en finirions pas, si nous voulions citer tous les passages amusants de la conférence de M. Wilbois ; disons que pour terminer le charmant causeur a présenté au public de la *Société de Géographie*, une série de vues russes qu'il a accompagnées d'explications très intéressantes et de réflexions du plus haut patriotisme. Comment en serait-il autrement ; M. Wilbois a 36 ans de service militaire et porte glorieusement maintes blessures reçues au service de la France.

PIERRE KILEM.

M. Ch. Buet, l'auteur applaudi du beau drame qui a nom : *Le Prêtre*, met la dernière main à un *drame en cinq actes qu'il destine au Grand théâtre* de Roubaix.

La nouvelle œuvre de M. Ch. Buet a pour titre : *Pierre de Roubaix*. L'action toute entière se déroule dans notre ville et dans les environs.

Pierre de Roubaix entrera prochainement en répétition. Nous reparlerons en temps opportun de cette *première* qui fera certainement sensation.

Pas d'influenza à Roubaix. — Nous avons été interroger de nombreux docteurs de notre ville, afin de savoir si la petite épidémie qui sévit à Paris et dans un grand nombre d'autres pays, avait fait son apparition à Roubaix.

Il n'en est heureusement en pas plus à l'hôpital, à l'hospice, que dans les maisons particulières. L'influenza est, du reste, une maladie très *bénigne qui n'a encore tué personne et qui possède* une forte ressemblance avec la vulgaire grippe que nous apporte chaque hiver avec ses gelées, ses pluies et ses neiges.

Nos concitoyens peuvent donc se rassurer.

La rue des Anges. — Bien des lecteurs vont se figurer que la rue ainsi nommée est un petit coin du paradis transporté à Roubaix ; que tout y est beau, riant, angélique...

Hélas ! trois fois hélas !!!

La rue des Anges est située au bas Fontenoy, quartier bâti sans plan d'ensemble ; le plus mal nivelé, le plus mal percé, le plus mal pavé de tout Roubaix ; et dans ce cahos de tronçons de rues et de cours misérables, la rue des Anges se distingue par une *saleté exceptionnelle* ; Les cloaques et les ornières en sont le plus bel ornement.

En d'autres quartiers, les propriétaires sollicitent la ville de leur donner, moyennant participation, aqueducs, pavés et éclairage, estimant trouver par là une plus-value pour leurs immeubles, et un bien-être pour eux et leurs locataires.

Il n'en est pas ainsi rue des Anges; tous les efforts de l'administration pour mettre cette rue en état de viabilité n'aboutissent à rien. Un bon nombre de propriétaires semblent se plaire à rester dans la boue.

Le pis, c'est que les pauvres enfants qui pullulent dans ce quartier, sont astreints, en allant en classe, de prendre quatre fois par jour des bains de pieds malfaisants.

Aussi les pauvres petits, enrhumés et grelottants, adressent-ils chaque soir une fervente prière aux *Saints Anges protecteurs du quartier*, pour qu'ils obtiennent de toucher, en leur faveur, le cœur des propriétaires récalcitrants.

Ainsi soit-il. X...

Audition à St-Martin. — La *Concordia-Harmonie*, se fera entendre aujourd'hui dimanche à la messe de midi, à l'église St-Martin. Elle exécutera une fantaisie de Wettge, la *Marche aux flambeaux* nº 1 de Meyerbeer et *Rosabelle* de Wettge.

Les « Mélomanes roubaisiens » à Leers (Belgique). — La société chorale *Les Mélomanes roubaisiens*, sur l'invitation de M. le curé de Leers (Belgique) ira chanter la grande messe d'Archembeau avec un *Adeste fideles*, le dimanche 25 décembre jour de la Noël.

Les troubadours roubaisiens, la société chorale tout nouvellement fondée, donne son banquet de Ste-Cécile aujourd'hui à 6 heures, au café Depauw, place Notre-Dame. Ce banquet sera précédé d'une réunion où l'on s'occupera du sort de la nouvelle société.

Location d'un terrain par la commission des hospices. — Par délibération du 15 novembre dernier, la commission administrative des Hospices sollicitait l'autorisation de louer une parcelle de terrain à l'angle des rues de la Gare et d'Alma.

Un arrêté du Maire prescrit que, pendant huit jours, du 16 au 23 décembre, les pièces relatives à cette location seront déposées au secrétariat de la Mairie, afin que les habitants puissent en prendre connaissance.

Une grève, rue des Filatures. — Les ouvriers du tissage de M. Screpel-Joire, rue des Filatures, se sont mis en grève, vendredi soir, au nombre d'une quarantaine.

Ils réclamaient le renvoi d'un surveillant. Un certain nombre d'entre eux ont repris le travail samedi matin, une quinzaine seulement persistent. Il est probable que, lundi matin, tout sera terminé.

Un incident à noter. Deux ouvriers tisserands, Auguste W... et Louis V... injurièrent les autres ouvriers occasionnant un rassemblement de plusieurs centaines de personnes, un agent les conduisit au dépôt de Sainte-Elisabeth. On a trouvé sur Louis V..., un coup de poing américain. Un rapport a été rédigé à leur charge.

L'attaque nocturne du Pont-Salembier. — L'attaque nocturne du Pont Salembier, que nous avons racontée, il y a quelques jours, et dont aurait été victime un journalier, Charles Leman, n'a jamais existé que dans l'imagination de ce dernier qui employait, paraît-il, ce moyen pour échapper à la condamnation qu'entraîne l'infraction à l'arrêté d'expulsion dont il est l'objet.

M. le commissaire de police du quatrième arrondissement ayant ouvert une enquête à ce sujet, et n'arrivant pas à découvrir les coupables, interrogea Charles Leman qui finit par avouer que sa blessure — on se rappelle que Leman prétendait avoir eu la jambe cassée par ses agresseurs — provenait d'une rixe où il avait joué un rôle il y a quelques jours, rue de l'Ommelet.

Gustave Leman, s'était attardé dans un café de la rue de l'Ommelet et les têtes s'étant échauffées, une vive discussion s'était engagée entre lui et les consommateurs.

Le cabaretier voyant que la discussion menaçait de tourner au tragique, ferma son établissement. Les consommateurs, se trouvant dans la rue, en vinrent aux mains et Leman eut la jambe cassée en tombant avec son adversaire.

C'est alors que Constant Vanderzempeel l'avait trouvé et conduit à son domicile d'où à l'hôpital.

Un pendu. — Encore une victime des habitudes d'ivrognerie. Un ouvrier journalier David Barthélémy, demeurant rue Charlemagne, impasse Nabuchodonosor. buvait beaucoup depuis quelque temps et son intempérance le rendait presque fou. Vendredi matin, Barthélémy partit de bonne heure et revint à midi dans un état complet d'ivresse ; il monta dans sa chambre et se coucha. Vers six heures du soir, quelques personnes se rendirent près de lui croyant qu'il dormait et le trouvèrent pendu à la tête de son lit, les pieds étendus sur le plancher. On coupa immédiatement la corde, mais le malheureux avait cessé de vivre.

C'est dans un accès d'alcoolisme que Barthélémy s'est suicidé.

Son cadavre a été transporté à l'Hôtel-Dieu.

Un accident, ruelle Wibaux. — Un ouvrier déboureur de la maison Wibaux-Florin, ruelle Wibaux, a été samedi, vers huit heures, victime d'un accident.

Cet ouvrier qui se nomme Florimond Brocquevielle, voulant retirer du coton resté dans le briseur d'une carde a eu la main droite prise dans la machine et les doigts affreusement mutilés.

Après avoir reçu les soins d'un docteur, Brocquevielle a été transporté à l'Hôtel-Dieu où on lui a fait l'amputation du doigt majeur.

Brocquevielle est âgé de dix-neuf ans. Son état n'est pas grave.

FEUILLETON DU 16 DÉCEMBRE 1889. — 56

MADAME LAMBELLE

Par M. GUSTAVE TOUDOUZE

Seconde Partie

LIVRE QUATRIÈME

XII

Claudine heureuse

— Ils courent les magasins, les amoureux : je connais ça! On a tant de plaisir à se montrer en public au bras de son mari que l'on ne voudrait jamais rentrer.

— Ça se comprend !

— Alors, ils partent bientôt.

— Demain matin à onze heures. Je ne vous l'avais pas dit ?

— Je ne crois pas, reprit Pierre en riant : nous avons parlé de tant de choses!

— Mon dîner va s'en ressentir ! » reprit la cuisinière d'un air plus grave.

Le timbre résonna avec cette allure vive et joyeuse que l'atmosphère du bonheur semble communiquer même aux objets inanimes qui se trouvent dans ce milieu privilégié.

« Quand je vous le disais! » s'écria victorieusement Claudine, se hâtant de gagner l'antichambre.

XIII

Lassitude

Un bourdonnement d'insectes vibrait dans la tiédeur de l'après-midi, s'élevant incessamment du creux des feuilles, de chaque touffe d'herbes, animant les arbustes, courant le long des troncs d'arbres, avec une ardeur toute neuve. Des papillons tachaient de blanc la transparence de l'air, voletant deux par deux.

Toute seule dans la poussière grise de la route, Jeanne marchait à petits pas, essayant vainement de retrouver autour d'elle les objets qu'elle y voyait quelques années auparavant, et son isolement lui en paraissait augmenté, comme si elle eût été subitement transportée au milieu de quelque contrée inconnue. Ce n'était pas la première fois qu'elle ressentait cette impression, mais jamais elle ne l'avait subie aussi vive, aussi pénétrante.

Maintenant, quand elle se rendait à L Hay, madame Lambelle se heurtait toujours à des changements inattendus. Chaque année, depuis 1870, de nouvelles transformations bouleversaient le pays, déplaçant les points de vue, enlevant quelque partie de leur réalité aux souvenirs qu'elle cherchait autour d'elle.

La petite route qui relie par une ligne droite Bourg-la-Reine à l'intérieur du village était surtout de plus en plus méconnaissable. Une fois le cimetière de Bourg-la-Reine dépassé, au lieu des nombreuses rangées de peupliers garnissant le talus du chemin, au lieu des immenses prairies jetées de chaque côté, des maisons, des enclos, des plantations, avaient peu à peu envahi les étendues où les pâquerettes et les boutons d'or émaillaient de leurs couleurs gaies les grandes herbes engraissées par les boues nourrissantes de la Bièvre. Plus d'arbres, pas même de buissons; rien qu'une route poudreuse, sans ombre et sans abri.

A droite se succèdent des jardins entourés de murs bas aux moellons tout neufs, des carrés cultivés par des pépiniéristes, des potagers où brillent les cloches à melon ; à gauche, des champs corrects, et un restant de prairie étalé entre les cultures nouvelles et la rivière, comme pour laisser le regret des temps passés.

Il n'y a que la Bièvre qui n'ait pas changé. Entre son double rideau de saules et de peupliers, elle charrie, sous le même petit pont à l'arche écrasée, la même eau épaisse, gluante, huileuse. Lentement la vase, remuée par des êtres invisibles, y forme des nuages d'encre, et parfois une sangsue traverse rapidement son cours paresseux pour aller chercher une proie dans les réseaux de racines de la rive.

Puis, au delà, toujours en plein soleil, le dernier tronçon de chemin, autrefois si ombragé, rejoint les premières maisons de L'Hay, au-dessus desquelles monte le clocher tout neuf de l'église Saint-Léonard, avec son horloge de faïence et son coq doré.

Jeanne souffrait de ne plus se sentir enveloppée du même paysaga ; il lui semblait qu'elle s'égarait, que son pieux pèlerinage était à moitié manqué. Ses souvenirs n'ayant pas changé, le même culte se conservant depuis des années aussi fidèle, aussi vif, dans son cœur, elle eût voulu se trouver toujour toujours dans la même communion d'idées et de sensations avec ce qui *l'entourait*. Ces progrès de la civilisation entamant peu à peu les environs *de la capitale effrayaient* la veuve, cantonnée dans ses mêmes regrets et sa même douleur éternelle.

Lorsqu'elle entra dans la fraîcheur de la ruelle aux Vignes-Saint-Pierre, où l'herbe poussait plus verte et plus foncée, où le soleil de mai, déjà cuisant, ne pénétrait jamais, un grand calme se fit dans toute sa personne.

Une sorte d'apaisement engourdissant l'envahissait peu à peu, à mesure que l'ombre plus dense apaisait les brûlures de cette marche sur une route sans arbres. Elle croyait pénétrer dans le silence sourd d'un champ de repos, et cette ruelle, qui débouchait en plein cœur du village, lui eût parue mieux placée aux abords mêmes du cimetière.

Devant la veuve, dont un voile entourait le visage pour la soustraire aux curiosités lourdes des habitants, la rue du Val montait entre des maisons neuves, de blanches bâtisses, au front desquelles était clouée une plaque peinte en rouge. Jeanne, toute à la pensée qui l'amenait à L'Hay, ne prit pas le temps de lire ces inscriptions sur fond vermillon.

Après avoir gravi le rude et raboteux pavé, elle arriva au point culminant du village, laissa à droite la rue de Chevreul et tourna à gauche dans la direction du cimetière. Une seule idée l'absorbait, l'empêchant de rien remarquer autour d'elle, de s'arrêter en chemin, c'était d'aller à la tombe de son mari, de s'y agenouiller et de prier.

La veille, Gaston et sa femme lui avaient fait leurs adieux, partant pour leur voyage de noces, une tournée à travers le midi de la France, un bain de soleil et d'azur, pour compléter la félicité de leur union, pour la consacrer.

Quand elle s'était vue toute seule dans le grand appartement de l'avenue de l'Opéra, Jeanne avait éprouvé un immense sentiment de tristesse et d'abandon, comme tout était consommé pour elle: un étrange détachement de toute chose terrestre et passagère la saisit. C'était comme une nuit profonde se faisant graduellement en elle, la pénétrant par tous les pores, venant glacer son sang, arrêter les battements de son cœur. Sous cette impression lugubre, elle avait eu besoin de s'isoler, de pleurer, de s'entourer d'objets tristes et de souvenirs de deeuil.

Alors elle était partie, se dirigeant presque inconsciemment vers la gare de Sceaux, marchant sans voir, sans comprendre, sous la poussée de l'idée fixe.

En la voyant sortir, vêtue de noir, les yeux rouges, Claudine avait soupiré, devinant que sa maîtresse allait à L'Hay, le cœur gonflé, toujours pieusement inconsolable, même quand tout le monde était heureux auprès d'elle et par elle; mais *elle eût été effrayée* si elle eût pu savoir à quel point les pensées de Madame Lambelle étaient sinistres et lamentables, quelle sourde désolation avait pris possession de la pauvre femme, la jetant à ce pèlerinage à la tombe de son mari, comme une autre eût été jetée au suicide.

Pour aller demander à la maison du fossoyeur la clef de l'asile funèbre, il fallait passer devant le cimetière; en longeant le mur blanc que dépassaient quelques pointes de cyprès, quelques bouts de croix et de monuments, Jeanne eut un frisson, en dépit de l'ardeur du soleil.

La maisonnette de Jean Faucheux, toute neuve et blanchie à la chaux, était fermée : il devait être à son travail. Au-dessus de la porte, la veuve remarqua la même plaque qu'elle avait déjà aperçue sur la plupart des maisons de la rue du Val; baignée d'un rayon, cette inscription en relief s'y trouvait :

SOUSCRIPTION
DU
SOU DES CHAUMIÈRES

L'une des premières, criblée d'obus pendant la guerre, détruite soit pendant le siège par les forts, soit dans les deux combats où les troupes françaises reprirent L'Hay d'assaut sur les Prussiens, elle avait été reconstruite à l'aide de la souscription nationale.

En revenant vers le champ du repos, la veuve quitta la route pour gravir une longue et haute banquette de terre glaise jetée en travers des champs et dominant tout le pays.

Pas un arbuste, pas une pierre, rien! Vainement Jeanne eût cherchée à retrouver quelque vestige de la maison *où elle avait vécu si heureuse*, où son mari était mort. Saccagée deux fois, bombardée, puis incendiée, elle avait définitivement disparu, rasée jusqu'aux fondations. L'emplacement servit pendant longtemps de débarras, et peu à peu cette butte énorme s'était formée, plus haute que le mur du cimetière qui l'avoisinait. Que de fois, au bras de son mari, au fond du jardin, elle avait contemplé l'admirable vue que l'on avait de ce point de L'Hay! Mais, de même que la maison, le jardin n'existait plus ; le paysage lui-même s'était modifié.

En jetant les yeux autour d'elle, madame Lambelle retrouvait bien les points principaux, la ligne des coteaux bordant la vallée, les grands massifs sombres indiquant les plateaux boisés de Sceaux, de Verrières; elle reconnaissait les croupes accidentées et chevelues faisant vis-à-vis à l'endroit où elle se tenait; mais, au-dessus de Fontenay, un monticule formidable, un fort dressé en sentinelle, domine la fosse Bazin, par laquelle l'ennemi arriva à Châtillon, et semble crier le *Garde à vous!* à cet autre talus crénelé planté entre L'Hay et Villejuif. Le souffle de la guerre a passé sur le pays, faisant surgir ces deux menaces, ces deux gardiens.

Jeanne, se tournant vers la droite, rencontrait ensuite l'immense aqueduc dont les arches prodigieuses enjambent la vallée de leurs piliers grêles et qui coupe d'une barre blanche rigide tout le paysage, unissant inflexiblement la rive droite de la rivière à la rive gauche, en allant se perdre dans le pâté de maisons d'Arcueil.

Enfin, après les *toitures rouges de Bicêtre*, dont les bâtiments élevés se pressent les uns contre les autres, au fond, comme l'apothéose de ce tableau extraordinaire de deux lieues de profondeur. Paris s'étalait toute la largeur de l'horizon, flambant sous les rayons du soleil.

A droite montaient les dômes rapprochés du Panthéon et du Val-de-Grâce, puis, dans le centre et beaucoup plus bas, avec des teintes bleuâtres, les deux tours de Saint-Sulpice. A gauche, pour servir de pendant, le casque d'or des Invalides trouait le ciel bleu de sa pointe mince, et les deux minarets du palais du Trocadéro faisaient rêver de l'Orient et du muezzin sous la vapeur chaude qui adoucissait les contours de tous ces édifices.

GUSTAVE TOUDOUZE.

(A suivre.)